

Mémoria

LAURENT GENEFORT



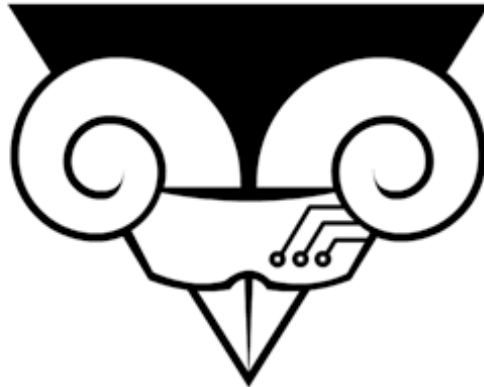
Mémoria

Laurent Genefort



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béhémoth'

Ouvrage publié sous la direction d'Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-427-2

Parution : mai 2012

Version : 1.0 — 17/05/2012

Illustration de couverture © 2008, Manchu

© 2008, Le Béhémoth', pour la première édition

© 2012, Le Béhémoth', pour la présente édition

- première partie -

1.

« J'ai le droit de savoir pourquoi tu vas me buter, non ? » demanda Norodom.

Il ne se débattait plus. Il avait compris qu'il ne parviendrait jamais à briser la chaise sur laquelle il était ligoté, car l'inhibiteur neural que je lui avais posé sur la nuque l'empêchait de remuer le petit doigt. S'il était attaché, c'était avant tout pour ne pas qu'il s'effondre. Il ne pouvait ni bouger, ni hurler. De toute façon, nous nous trouvions dans une cabane en tôle, plus exactement un container éventré reconverti en abri : crier aurait été inutile.

J'avais traîné Norodom là-dedans une heure auparavant, mais il m'avait fallu une bonne semaine pour monter l'enlèvement. De la porte entrouverte filtrait une brise aux relents de curry : les miasmes du marécage voisin, qui venait lécher un récif de citernes géantes le séparant des tarmacs de l'astroport de Koh-Tap. Un grondement extérieur enflait jusqu'à faire trembler le mobilier : un vieux socle holo, des sièges de salle d'attente fissurés et écaillés, une glacière en mousse cryostat, une banquette défoncée... et, posée sur un cageot en plastique, la mallette. Elle était en cuir d'un beige délavé, et comportait des clips de fermeture à cadenas. Sur la poignée était gravé un seul mot : *Mémorïa*.

J'attendis que le grondement ait suffisamment décliné — c'est-à-dire que la fusée ait atteint les couches supérieures de l'atmosphère — pour répondre :

« Le droit de savoir ? Tu n'as aucun droit.

– Tu veux te venger ? Si c'est ça, tu te plantes d'adresse.

– Tu t'appelles bien Norodom, non ? Le médecin personnel de Dunam.

– Putain, je t'ai jamais vu de ma vie !

– Je vais tout de même t'expliquer. Sache d'abord que je ne vais pas te tuer. »

Les yeux de l'homme s'arrondirent. Ce fut seulement à cet instant qu'un éclair de peur illumina ses yeux et qu'un film de sueur humidifia le col de sa chemise à motifs en spirale, boutonnée jusqu'au menton.

« Hein ? Si tu comptes me torturer avant...

– Rassure-toi. Je veux seulement t'emprunter.

– M'emprunter quoi ? Bordel, je ne comprends rien ! Qu'est-ce que tu veux m'emprunter ? En ce qui concerne le fric...

– C'est *toi* que je veux emprunter. »

Je posai sur son épaule une main que je voulais rassurante. Ce fut comme si je l'avais brûlé au fer rouge : sous mes doigts, et malgré l'inhibiteur neural, ses muscles se tordirent. Une bouffée de transpiration me sauta brusquement aux narines. Il s'immobilisa et me regarda fixement, les pupilles réduites à des pointes d'aiguille.

« Vangkdieux, dit-il au bout de quelques secondes. Tu n'es... tu n'es pas humain. Quel genre de créature es-tu ? »

Je sifflai entre mes dents. C'était la première fois que l'une de mes proies montrait tant de perspicacité.

« À ton avis ? »

Norodom recommença à transpirer. Peut-être croyait-il qu'en engageant le dialogue, il échapperait à son sort — quel qu'il fût. Mais il était à des années-lumière d'imaginer ce qui allait lui arriver.

« Tu viens d'une autre planète, dit-il. Ton accent, ton allure... Tu n'es pas de Kuiper Prime. Ni des deux autres mondes du système.

– Ça n'était pas très difficile à deviner.

– Tes yeux. Ils sont différents.

– Tu chauffes. »

Mais pas au point de brûler. Finalement, Norodom n'avait aucune idée de ce que je pouvais être. Du reste, comment l'aurait-il pu ? Le système kuiperien était insignifiant : trois planètes à demi colonisées où régnaient des cartels de la pègre déguisés en milieu d'affaires. La technologie qui me permettait d'exister n'était ici au mieux qu'une légende. Et d'où elle venait, elle ne représenterait qu'un passé révolu.

« Vous êtes un tueur d'outre-monde, pas vrai ? » dit-il.

Il était instinctivement passé du « tu » au « vous ».

« D'une certaine manière, répondis-je. Mais si tu penses que quelqu'un m'a envoyé pour t'éliminer, je regrette de te décevoir. Tu ne vaux pas une telle dépense. »

Norodom secoua la tête.

« Je ne suis pas idiot. Vous voulez faire pression sur moi afin que je trahisse Dunam ? M'implanter un virus ciblé pour le contaminer ? Merde, je l'avais prévenu qu'il était allé trop loin, ce coup-ci. Aucun cartel n'ose se frotter à la Crops. Mais vous vous fourrez le doigt dans l'œil, Dunam a pris toutes les précautions imaginables... »

Pendant qu'il parlait, j'ouvris la mallette et tirai avec précaution un petit casque noir réglable, patiné par l'usage. Un câble épais le reliait à un boîtier jaune qui remplissait entièrement la mallette. Il y avait longtemps que j'avais retiré les témoins lumineux, ne gardant que l'écran tactile gris anthracite sur la

face supérieure. Je connaissais les contrôles par cœur. Tout en étalant un gel conducteur sur les tempes de Norodom, je dis :

« Bien sûr que je vais tuer ton patron. Mes commanditaires ont déjà essayé plusieurs fois, mais il semble que l'approcher ne soit pas aussi facile qu'ils l'escomptaient. Ils auraient pu le faire empoisonner, ou mettre sa tête à prix. Mais c'était perdre la valeur de l'exemple. C'est pourquoi ils ont fini par faire appel à moi. Ma manière d'opérer est un peu spéciale : j'emprunte le corps des gens. Ce boîtier jaune, dans la mallette, va reconfigurer ton cerveau pour accueillir ma conscience. »

Je me tus, mais il demeura sans réaction. Je précisai :

« D'abord, la machine scanne l'encéphale du sujet, puis génère une simulation de son schéma électrochimique. Le résultat, compilé, est une personnalité figée qui peut ensuite être écrite sur un second support biologique — en l'occurrence, le cerveau de l'hôte. Pour simplifier, ma machine permet de transférer une personnalité d'un corps à un autre. Maintenant, tu saisis mieux ? »

Les dents serrées, Norodom hocha la tête.

« Bon, je continue. Je sais que Dunam est paranoïaque dès que sa sécurité est en jeu. Personne ne peut l'approcher à part ses plus fidèles lieutenants. C'est là que j'interviens : grâce à ma mallette, je peux utiliser le corps de n'importe quel individu. » Je me plaçai face à lui et plongeai mon regard dans le sien. « Une fois que j'aurai investi ton cerveau, je pourrai approcher Dunam sans qu'il se doute de quoi que ce soit. Dès que je l'aurai éliminé, je ficherais le camp de cette petite planète, vers mon prochain contrat. »

À présent, Norodom était livide. Sa gorge était si sèche qu'il déglutit pour pouvoir parler.

« Et... et moi ? Mon esprit, que va-t-il... »

– Ton esprit restera dans la mémoire de la machine le temps de la mission. Au moment où je substituerai mon esprit au tien, celui du précédent occupant de mon corps actuel reprendra sa place d'origine. Avec quelques mois d'amnésie, pour qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à moi. »

Il digéra lentement mes révélations. À son expression, et à ses tentatives de me la dissimuler, je vis qu'il comprenait enfin qu'il avait une véritable chance de survie.

« C'est pour ça que vous m'expliquez ? Parce que j'aurai tout oublié quand je reprendrai possession de mon corps. À condition que vous surviviez à l'élimination de Dunam, bien sûr. »

– Sur ce point, tu vas devoir me faire confiance. »

Norodom me lança une insulte, mais je haussai les épaules.

« Ce sont les risques, quand on fréquente un truand. »

– Et tu crois que je vais t’aider, sous prétexte que tu tiens ma vie entre tes mains ? » On était repassé au tutoiement. Il éclata de rire. « Pourquoi est-ce que tu crois que Dunam m’a choisi ? Je ne le trahirai jamais. »

Je soupirai.

« Je ne te demande rien. À quoi bon ? J’irai me servir moi-même dans tes souvenirs. Une des fonctions secondaires de ma machine est d’isoler les souvenirs indépendamment de la personnalité qui les a générés. Je peux les enregistrer dans des capsules, des *mémorias*, et me les charger en mémoire. »

Nouveau silence. Puis Norodom eut un sourire incongru.

« Et toi, tu gagnes quoi dans tout ça ? Ton corps d’origine, tu as bien dû l’abandonner quelque part. Tu l’as laissé pour du fric ? »

Je lui ajustai le casque sur le crâne.

« Tu ne réponds pas, continua Norodom sur un ton plus assuré. De quoi tu as peur ? Tu te souviens au moins du nom que tu portais avant de devenir le vampire que tu es aujourd’hui ? Non, je parie que non. »

Le scan cérébral débuta, affichant les premiers diagrammes de progression sur l’interface tactile. Il y en aurait pour six heures. Six longues heures. Je commençais à éprouver une impatience teintée d’appréhension. Comme lorsqu’on prend son élan avant de sauter par-dessus un précipice. Le risque était minime, mais le précipice était bien là.

« J’avais raison, reprit Norodom, qui n’avait cessé de me devisager. Tu n’es plus humain. Un être humain ne ferait jamais... »

Je lui assénaï une gifle. Un coup modéré, pour ne pas endommager mon prochain réceptacle.

« J’ai habité des centaines d’individus avant toi, dis-je, des milliers peut-être, le compte se perd dans ma mémoire. La seule personne à savoir ce qu’un être humain est capable de faire, c’est moi. »

Je lui administrai un calmant. Je le faisais toujours, pour ne pas investir un corps saturé d’hormones de stress. Puis je m’appliquai un timbre anesthésique, grand comme l’ongle du pouce, au creux du coude : le transfert devait avoir lieu pendant le sommeil, car il n’était pas franchement agréable. Enfin, j’installai le second casque.

L’appareil effectuait simultanément les deux premières phases : la copie de la personnalité de Norodom dans la mémoire du boîtier jaune, et la réécriture de la personnalité initiale du corps que j’avais emprunté. Si cette deuxième phase n’était pas réalisée, il y aurait, au terme du transfert, deux corps dotés de la même personnalité : la mienne. En théorie, c’était possible. Et cela représentait un moyen de se perpétuer, si l’on y réfléchissait ; non pas de façon symbolique, à travers sa progéniture, mais *réellement et directement*. Mais je ne l’avais jamais fait. Question de sécurité, car chacun de mes « moi » incarnés voudrait assurément s’approprier la mallette pour lui seul, avec les conséquences qu’il était facile de supposer.

Je n'avais jamais cru à l'immortalité octroyée de cette manière. La raison me conduisait à penser qu'à l'instant d'un transfert, mon ancien « moi » s'éteignait et qu'un autre s'éveillait. J'en avais pris mon parti. C'était le prix à payer pour continuer à penser, à ressentir. Même si c'était à travers le corps de mes hôtes. Même si ce qui survivait n'était pas tout à fait moi. Après tout, qui pouvait définir ce qu'était réellement le moi, ou simplement garantir son existence ? Quant à l'intégrité de la conscience, peut-être le transfert m'affectait-il à un niveau fondamental ; étant l'unique sujet de l'expérience, je n'avais aucune possibilité de le savoir. Tout ce à quoi je pouvais me raccrocher était la certitude d'être *moi*, certitude purement subjective et pourtant aussi solide que du roc. Elle fondait ma propre continuité dans le chaos du monde.

La troisième et dernière phase de l'opération consistait dans la reconfiguration du cerveau de Norodom pour accueillir ma personnalité qui, elle, restait toujours dans les entrailles de la machine. Chaque semaine, j'effectuais une mise à jour de cette copie de sauvegarde. En plus, bien sûr, de celle qui était faite au moment du transfert — en ce moment même, à en juger par le chatouillement qui titillait ma nuque.

Le casque déploya un écheveau de champs magnétiques capables de déterminer la position de chaque molécule de mon encéphale, au femtomètre près, tandis que la machine calculait les interactions électriques et chimiques pour en fabriquer une simulation exacte, un double numérique parfait. Je savais que ces opérations nécessitaient à la fois une puissance de traitement et une mémoire colossales ; cela se passait à une échelle subatomique. D'où venait cette technologie ? Les mondes colonisés se comptaient par dizaines de milliers ; au début, j'avais supposé que la machine avait été trouvée sur une planète des Confins. Peut-être l'héritage d'une espèce disparue. Ce ne serait pas la première fois.

Puis, très vite, ces spéculations avaient perdu tout intérêt. Comme les détails techniques. À quoi bon comprendre, à quoi bon savoir ? Ce qui comptait au final, c'était que la mallette me permettait de survivre par-delà la mort... ou du moins, une copie de moi-même.

Je m'assis sur l'une des chaises de salle d'attente en résine moulée, récupérées dans une décharge au pied du terminal de Koh-Tap.

Norodom se mordait les lèvres. Au bout d'un moment, il parla, d'une voix rendue pâteuse par le calmant.

« Alors, tu vas tout connaître de moi ? Mon passé, mes expériences... »

– Exact.

– Bon sang... » Sa bouche se tordit. « C'est... c'est dégueulasse. »

En un sens, il avait raison. Je le rassurai néanmoins :

« Si tu crains que je découvre avec horreur que tu te branles tous les jours depuis l'âge de douze ans, tu n'as vraiment pas à t'en faire. J'ai déjà habité un pédophile qui avait trois cents viols à son actif. Vos turpitudes ne me touchent

plus depuis longtemps, pas plus que vos secrets de famille, vos petites joies ou vos aspirations. Au fond, elles se ressemblent toutes. À toi, je peux bien le dire : on a beaucoup exagéré la diversité entre individus. La plupart d'entre vous êtes formatés de la même manière.

– Je ne pensais pas à ma vie privée, riposta Norodom, dont le crâne s'était mis à dodeliner. Mais à ma vie... ma vie...

– Considère-moi comme un virus informatique. Je te dérobe un peu de ta vie. Mais quand je passerai dans un autre hôte, je te la rendrai, intacte.

– Ppp-pourquoi tu t'acharnes à vouloir survivre ? Ppp-pourq... »

Il luttait pour rester conscient.

« Tu n'écoutes pas, répondis-je. L'immortalité... »

– Puisque tu as plusieurs siècles, coupa-t-il dans un ultime effort, tout doit finir par se ressembler, non ? Tu l'as admis toi-même, nous sommes tous pareils. Ton immortalité doit avoir un sacré goût de soupe refroidie. La mort serait sûrement une délivrance... » Sa voix n'était plus qu'un chuchotement pâteux. « Alors, ppp-pourquoi en as-tu encore peur ? »

Puis ses yeux ne montrèrent plus que le blanc.

Il était grand temps.

Je désactivai l'inhibiteur neural de Norodom. Alors que je desserrais ses liens, la mallette émit un bip discret indiquant l'imminence du transfert.

Légère sensation d'échauffement sous la calotte crânienne... Je levai une dernière fois la main devant mon visage. Cette main, ce visage et ce cerveau qui, dans quelques minutes, ne m'appartiendraient plus.

Un réflexe stupide faillit me faire écraser le bouton d'arrêt : une partie de mon esprit refusait de quitter ce corps pour plonger dans les ténèbres désincarnées de la machine. Je réalisai alors que cet état de mon esprit ne serait jamais transféré, la copie ayant déjà eu lieu. Une minuscule partie de moi allait mourir — comme à chaque fois.

La drogue diffusée par le timbre coulait dans mes veines et rayonnait à travers mes synapses.

Je... J'...

2.

J'étais assis sur la chaise. Mon cœur battait dans ma poitrine de manière singulière. La première sensation que l'on avait, dans les secondes qui succédaient à une résurrection, était les battements cardiaques. Ils étaient aussi différents d'une personne à l'autre que l'étaient les empreintes digitales. Celui de Norodom battait un peu plus vite que le précédent. J'avalai une salive amère. Puis je clignai des yeux et levai une main devant mon visage. Une main large et poilue, aux doigts plutôt courtauds pour un médecin. Je grimaçai, percevant de nouvelles tensions au coin des joues, des lèvres et des yeux, ces infimes différences dans l'attachement et la force des muscles faciaux qui donnaient l'impression de porter un masque mal ajusté.

Je balayai l'abri du regard.

Le choc du passage dans un autre corps n'avait rien d'abstrait. C'était bien plus prosaïque : l'audition, le sens tactile, et même la vue, changeaient subtilement. Chaque sens procurait des stimuli différents de ceux du corps précédent, qui induisaient un recalibrage du plaisir et de la douleur. J'avais fini par appeler cette phase le recalage. Elle pouvait durer d'une heure à plusieurs jours.

Cette fois, le recalage fut assez pénible, et je sus qu'il me faudrait une bonne semaine pour m'habituer aux paramètres sensoriels de mon nouvel hôte.

J'étais Norodom à présent. J'avais trente-sept ans, j'étais médecin, célibataire sans enfant, et j'avais un foie cloné.

Je ne m'attardai pas sur mon état présent : ma première priorité était de m'occuper de mon ancienne mue. Le transfert avait eu lieu, et mon hôte précédent avait recouvré son identité originelle, amputée de sa mémoire à court terme. Il était inconscient. D'ici une heure ou deux, il s'éveillerait avec une migraine et une amnésie partielle. Dans sa poche, un billet de transport vers une planète lointaine agrémenté d'un mot lui intimant de filer sur-le-champ s'il tenait à la vie. Je vérifiai les détails de cette mise en scène, bouclai ma mallette et sortis de la cabane d'une démarche un peu flottante.

Sol Kuiper luisait dans le ciel orangé encore pointillé d'étoiles. L'air était doux, baigné d'une lumière fade. Du fait de sa position, dans un amas situé à la

naissance du bras spiral de la galaxie, la luminosité stellaire demeurait vivace une bonne heure après le lever du soleil. Au loin, comme plaquée sur le ciel, une immense rampe de lancement à induction s'élançait vers l'espace. Des nuages frôlaient les poutrelles de soutènement hissant la structure à huit cents mètres d'altitude, et qui évoquaient les côtes érodées d'un squelette de léviathan.

Je leur tournai le dos, et remontai le petit chemin défoncé menant au parking de l'astroport, sous les yeux indifférents d'un clochard occupé à fouiller une benne à ordures. Par les narines de Norodom, les relents marécageux s'étaient transformés en parfum âcre, légèrement entêtant ; à moins qu'il ne s'agisse d'un effet secondaire du recalage. La voiture de location qu'avait utilisée Norodom pour venir ici était garée à cent mètres. Le parking presque désert desservait l'autoroute reliant Koh-Tap à Suthep, la capitale de Kuiper Prime. Des citernes métalliques constituaient une ligne continue, si massives qu'auprès d'elles, même les énormes porte-conteneurs géants avaient l'air de jouets. Elles formaient un récif contenant le marais, d'où sourdaient des bruits d'estomac. Dans ses eaux marron tacheté de jaune achevaient de rouiller les dinosaures de la colonisation : les drones géants qui avaient édifié les premières installations — tours d'habitation et bâtiments administratifs, entrepôts et silos, complexes usiniers, derricks et autres structures de soutien formant le décor typique des colonies alpha — aujourd'hui réduits à des dentelles de ferraille rongée. Des geysers de boue fluide jaillissaient de loin en loin, depuis des terrasses circulaires rosâtres. D'après ce que j'avais entendu dire par l'un des passagers du vaisseau d'arrivée, ces terrasses n'existaient pas aux premiers temps de la colonisation. Les engrais de transformation du sol drainés par la pluie avaient fait muter une algue du marécage, produisant ces curieuses boursouflures à l'origine des geysers.

La voiture de location, un tout-terrain colonial à six roues lenticulaires, paraissait ridiculement disproportionné pour le transport urbain.

Un bref instant, j'eus la tentation de revenir sur mes pas et d'étrangler mon précédent hôte pendant qu'il gisait encore inconscient. Une nausée m'envahit aussitôt. Je mis cette pulsion sur le compte de la peur : pour le moment, je n'avais piraté que le corps, non l'esprit de Norodom ; s'il prenait à Dunam l'envie de me questionner, j'étais cuit. Bref, je serais vulnérable tant que je n'aurais pas intégré les souvenirs du médecin.

Je grimpai dans la voiture.

« À la maison », ordonnai-je à l'autopilote.

C'était la première fois que j'utilisai mes cordes vocales. Et plutôt mal, car la dernière syllabe avait dérapé dans l'aigu. Je me raclai la gorge et répétai à mi-voix :

« Je suis Norodom, je suis Norodom. »

Mouais. Ça irait pour l'instant.

Je me laissai bercer par le roulis des amortisseurs, alors que la voiture s'engageait sur la voie express de l'autoroute. Des plantes ligneuses évoquant des oignons à moitié épluchés bordaient l'asphalte ; c'était sans doute ce qui se rapprochait le plus des arbres, sur cette planète. Suthep n'était pas loin : les pans inclinés de ses gratte-ciel nanoconstruits grumelaient l'horizon.

Sur le pare-brise s'égrenait le compte à rebours de l'arrivée. Une heure : j'avais le temps de m'injecter une première salve de souvenirs.

D'abord, je devais adopter les manies et les goûts de mon hôte, comme on endosse un camouflage. Sur-le-champ et sans rechigner. Personne ne devait soupçonner qu'il y avait eu substitution. Il me fallait manger ce qu'aimait manger l'hôte, m'habiller selon ses tendances vestimentaires, marcher à sa cadence... C'est pourquoi je choisissais de préférence des célibataires de sexe masculin. Et la raison pour laquelle j'espionnais longuement mes proies avant de les investir : leurs propres manies étaient souvent invisibles à leur esprit, je devais avoir sur elles un regard objectif.

Je connaissais donc bien Norodom, ses habitudes et ses tics. L'imiter ne poserait aucune difficulté majeure. J'avais besoin de ses souvenirs pour des renseignements plus confidentiels : ses mots de passe, ses discussions privées avec Dunam. Toutes les informations qu'il possédait. Le transfert était une phase nécessaire, mais non suffisante.

Je rouvris la mallette, et lançai une séquence d'analyse. Il y avait plusieurs centaines de milliers de souvenirs, mais seuls deux ou trois cents comptaient véritablement. Une fois isolés, la machine les imprimerait dans mon encéphale. À charge pour moi, ensuite, d'en tirer matière pour la mission. J'ignorais totalement comment la machine s'y prenait pour identifier des souvenirs précis et les rendre assimilables ; les transformer en mémoires, comme j'avais appris à les appeler. Tout ce que je savais, c'était qu'elle était capable de le faire, et de les transférer en bloc dans ma conscience.

J'inspirai en profondeur pour me détendre — ma contenance pulmonaire était agréablement ample. Emprunter un hôte indigène offrait un avantage non négligeable : chaque planète était unique par sa gravité, la composition exacte de son atmosphère, etc., et les arrivants devaient ajuster leur corps à ces nouveaux paramètres, avec plus ou moins de bonheur. En investissant Norodom, je profitais de toute une vie d'adaptation physiologique.

La voiture se déporta sur la droite et s'engouffra dans une bretelle de sortie. Elle pénétra dans un quartier de vieilles tours préfab en silicone, ralentit au niveau d'un parc parsemé d'oignons géants, pour s'arrêter devant un immeuble de quatre étages. Je savais déjà que Norodom le possédait tout entier, même s'il n'habitait que le rez-de-chaussée. Être au service de Dunam offrait tout de même certains avantages.

La voiture s'éloigna toute seule dès que je fus descendu. Je passai la porte à reconnaissance d'ADN. Une volée de petits robots domestiques vint

m'accueillir. Je les renvoyai tous et fis le tour du propriétaire. Au contraire de ce que laissait présager la façade luxueuse, Norodom vivait dans un dénuement ascétique : des murs blancs et nus, pas de tapis hors de prix ou de plantes aux parfums exotiques. Les robots domotiques eux-mêmes n'étaient pas de la dernière génération, contrairement à ceux que l'on trouvait sur les vieux mondes riches de la Ceinture.

En passant par la chambre, j'en profitai pour changer de vêtements. J'optai pour une chemise jaune pâle ornée des mêmes motifs en spirale que la première. Elles en avaient toutes, du reste.

Je vérifiai sur ma messagerie que Dunam n'avait pas essayé de me joindre, puis je passai à la salle de bain pour me voir de pied en cap.

J'auscultai mon nouveau corps, celui dans lequel j'allais passer les prochaines semaines. Hormis un foie artificiel, résultant d'un accident et non d'une maladie ou d'une malformation, il ne souffrait d'aucun dysfonctionnement sérieux. Un léger embonpoint dû au manque d'exercice, à l'instar des trois quarts de mes hôtes. Norodom ne portait aucun implant de diagnostic médical, bien qu'il en eût les moyens. Dunam ne tolérait rien de ce genre chez ses subordonnés : il savait qu'un implant pouvait être transformé en arme. Ce en quoi il avait raison.

Je me rendis au salon et connectai l'écran mural aux téléthèques, où je sélectionnai les services de l'astroport. Sur l'infopanneau, la grille des départs s'afficha. Mon précédent hôte avait confirmé sa réservation sur le vaisseau *L'Âme de Polcher* : il aurait quitté Kuiper d'ici trois heures. Un souci en moins.

J'avais laissé la mallette sur la table. Je l'ouvris à nouveau. Plusieurs mémoires avaient été isolées.

J'avais mis des années à utiliser convenablement les souvenirs de mes hôtes. La mémoire ne fonctionnait pas comme un enregistrement objectif, ou une base de données stockant impressions sensorielles, sentiments et raisonnements dans divers endroits du cerveau. C'était au contraire un kaléidoscope d'éléments disparates qui se combinaient pour raconter une histoire. Un souvenir était une fiction. Et plus il était invoqué, plus s'y ajoutaient de nouveaux éléments, empruntés à d'autres souvenirs ou simplement conjecturés pour conférer à la fiction l'aspect de la vérité. Un souvenir était une entité autonome et détachée de la conscience, tentant de surnager dans le chaos du temps, et qui, ce faisant, se dénaturait elle-même. Les souvenirs étaient des fruits empoisonnés par l'entropie. Non, pas des fruits : plutôt des arbres, qu'il fallait élaguer pour accéder au tronc — en d'autres termes l'information, ou plutôt le fait perçu.

Je chaussai le casque noir avant de m'allonger sur le divan. La mallette à portée de la main. Les choses sérieuses pouvaient commencer. Je pressai la pellicule tactile de l'interface. *Bip* discret, infime sensation de réchauffement au niveau des tempes. Une trentaine de secondes s'écoulèrent.

Et soudain, le *Triiiii* d'une sonnerie d'alarme retentit dans l'appartement.

Au même moment, un robot jaillit de sous le divan. Il se déplaça en une sorte de guerrier miniature hérissé de piquants, puis s'immobilisa en vibrant au milieu du salon.

« Merde ! »

D'instinct, j'avais appuyé de nouveau sur l'écran tactile pour interrompre le transfert.

Ça n'était jamais arrivé.

J'ôtai le casque de mon crâne et me levai d'un bond. Mon cœur battait à tout rompre.

Qu'est-ce qui a mal tourné ? Où est-ce que je me suis trompé ?

Je compris au moment même où je me posais la question : les champs magnétiques générés par le casque. Ils avaient déclenché un quelconque système de sécurité. Le petit guerrier robot n'avait pas bougé, se contentant de vibrer comme il scannait la pièce en quête d'un ennemi potentiel. Je déglutis bruyamment, puis prononçai d'une voix tremblante :

« Ça va. À la niche. »

Le robot tourna son minuscule heaume dans ma direction.

« *Autorisation ?*

– Autorisation confirmée, balbutiai-je.

– *Autorisation ?* »

Je compris qu'il exigeait un code de désactivation. S'il était doté d'une IA convenable, il ne mettrait pas longtemps à déduire de mon silence que quelque chose clochait, et que ce quelque chose, c'était moi. *Bordel de merde !* Le transfert mémoriel avait été interrompu, mais si par miracle...

Les mots franchirent le seuil de mes lèvres presque malgré moi :

« Guéris-toi toi-même. »

Le robot ne répondit pas. Il se contenta de rouler jusqu'au divan, se replia sur lui-même puis disparut. Je poussai un soupir de soulagement. Je l'avais échappé belle.

L'exaltation retomba sur-le-champ. Le transfert m'avait implanté quelques souvenirs, mais j'ignorais lesquels. Il me fallait l'achever. Je recoiffai le casque... puis jurai entre mes dents : la sécurité des lieux était toujours active. Empoignant la mallette, je me dirigeai vers l'arrière de la maison. Une porte vitrée donnait sur un petit jardin à ciel ouvert. Là, les senseurs domotiques seraient sans doute inopérants.

Un gros arbre-oignon s'élevait à quatre mètres. Ses pelures se déployaient en rayons, jetant des ombres triangulaires sur des parterres de plantes aux allures de tripes multicolores. Le tout était agencé avec soin, bien qu'aucun robot jardinier ne fût visible. Ou bien, l'endroit était entretenu par des êtres humains. Je penchai plutôt pour des robots : Norodom ne laissait entrer

personne, pas même les prostituées dont il payait les services deux fois par mois.

Je m'assis sur l'une des deux chaises de jardin, dégrafai ma chemise, puis recoiffai le casque. Je fermai les yeux et appuyai sur le bouton de transfert.

Dunam et moi sommes dans ce qui ressemble à une arrière-boutique, à l'ombre des buildings du centre-ville. De grands flacons et des boîtes en métal cylindriques s'empilent sur des étagères. Je n'ai pas besoin de tourner la tête pour savoir que deux hommes de main attendent à l'extérieur de la pièce.

Dunam est à peine plus grand que moi, mais plus corpulent. Ses cheveux sont coupés en brosse. Il arbore un bouc noir qui encadre des lèvres rouges et pulpeuses, féminines. Devant nous se tient une femme. Ni belle ni jeune, elle est maquillée de façon vulgaire, dans des tons sombres. Des symboles religieux s'entremêlent dans ses bijoux. Elle tâche de rester impassible et hautaine, mais la tension en elle est perceptible : elle sait qu'elle a affaire à l'un des hommes les plus puissants de Kuiper Prime, et qu'elle doit l'impressionner. Le sentiment qui domine en moi est le mépris. Mépris pour cette femme, incompréhension vis-à-vis de Dunam qui ne se rend compte de rien. C'est lui qui a insisté pour que je l'accompagne à cette mascarade.

« Une voyante ? ai-je dit. Vous êtes sérieux ?

– J'ai l'habitude de plaisanter avec toi ?

– Il existe des IA qui offrent ce genre de...

– Je veux un être humain, pas un putain de programme. »

Récemment, il a pris des décisions dangereuses, pour ses intérêts et sa propre personne. La Crops a eu connaissance de sa collusion avec les familles rebelles. C'est de notoriété publique. Dunam a laissé éclater les émeutes sans réagir. Peut-être était-ce de la faiblesse, peut-être du calcul... Peu importe aujourd'hui. La Crops lui a donné suffisamment d'avertissements qu'il a ignorés. Aujourd'hui, il est au pied du mur. Il n'a jamais fait confiance à ses lieutenants. Et à présent, il n'a même plus confiance en son propre jugement. La peur l'a envahi. C'est pourquoi il va consulter cette foutue voyante.

Elle fait asseoir Dunam et lui demande de m'éloigner. Dunam hésite, puis secoue la tête.

« Non, il doit rester. »

Dès lors elle m'ignore ostensiblement, et déploie une sorte de carte céleste bizarre où les étoiles sont reliées par des lignes courbes. Elle explique qu'il s'agit du ciel du Berceau, la Terre originelle.

« Nous venons tous du Berceau. Tous nos signes astraux sont liés à lui. C'est pourquoi je pratique l'astrologie des origines, la seule qui vaille. »

Je manque lui demander si, sur Terre, les hommes étaient aussi crédules. Mais elle réclame le silence et sort un jeu de cartes. Pendant qu'elle les manipule, elle pose à Dunam des questions d'ordre général. Puis, dans un flot

ininterrompu, elle parle de futur et de destin, d'argent et de pouvoir, d'hommes se mouvant dans l'ombre, le tout formant une trame compliquée sur laquelle Dunam lui-même ne tarde pas à broder. Elle répond juste à un certain nombre de ses questions, faux à d'autres — lesquelles sont aussitôt oubliées.

Elle m'impressionne toutefois par sa capacité à tirer de Dunam des renseignements qu'il ne livrerait sans doute pas sous la torture. Peut-être devrait-il la recruter pour diriger les interrogatoires de nos ennemis. Mon inquiétude s'estompe peu à peu : les recommandations de la voyante sont vagues, peu susceptibles de mettre Dunam davantage en danger qu'il ne l'est déjà. Rien de fondamentalement différent de ce que pourrait révéler une IA d'analyse comportementale. D'ailleurs, peut-être a-t-elle un implant neural clandestin qui lui permet de travailler en tandem avec une de ces IA.

Puis, tout à coup, un visage se substitue à celui de la voyante. Celui d'une autre femme à l'expression sévère, les yeux légèrement exorbités, les cheveux noirs serrés dans un chignon. Ses joues sont creusées comme si elle avait été atteinte de petite vérole. Le décor s'estompe, ne laissant que ce visage sévère et méprisant.

Mivèle !

Ce coup de boutoir m'expulsa brutalement hors du souvenir.

3.

Une migraine me taraudait l'arrière du crâne, comme si j'avais reçu un violent coup sur la nuque. Je retirai le casque avec précaution. Il était glissant de sueur. Je jurai à voix basse. D'ordinaire, les souvenirs ne s'imposaient pas ainsi. Et surtout, ils ne se laissaient pas aussi rapidement imprégner par les fantasmes. Quelque chose avait contaminé le souvenir de la visite de Dunam à la voyante.

Ce n'était pas un fantasme. C'est une femme que Norodom a connu. Ce qui l'a fait émerger est un affect, une émotion. Le mépris. Oui, c'est ça.

Je comprenais mieux. Le chemin des souvenirs était pavé de sentiments ; bons ou mauvais, peu importait, seule comptait l'intensité. Ce qui avait avivé le souvenir de la voyante était le mépris : celui que Norodom avait eu envers elle, mais aussi celui qu'il avait eu, enfoui tout au fond de lui, vis-à-vis de Dunam coupable de faiblesse à ses yeux. Ce mépris avait servi de clé pour laisser filtrer une image tapie dans le subconscient de Norodom.

D'après mon expérience, ce n'était encore jamais arrivé. Il était impossible d'éliminer complètement les traumatismes : ils s'insinuaient dans les souvenirs à la manière de virus informatiques. Mais le boîtier jaune dans ma mallette avait toujours été capable de les isoler... jusqu'à maintenant.

Ce qui signifiait que le transfert avorté puis repris, tout à l'heure, avait perturbé la restitution mémorielle.

Un bref instant, je fus tenté d'aller pêcher un nouvel hôte dans la rue puis de ficher le camp de cette planète. Un vœu pieu, bien sûr. En réalité, le choix ne m'appartenait plus. L'une des clauses de mon contrat avec la Crops stipulait l'obligation de résultat. Le prix exorbitant de mes services — et l'importance de l'enjeu — la justifiait. Je ne pouvais plus faire machine arrière.

J'étouffai un juron. J'aurais dû réaliser un nouveau scan après le transfert avorté. Restait à espérer que d'autres dysfonctionnements n'apparaissent pas. Dans un geste puéril de protection, je posai la main sur la mallette...

Une nouvelle poussée migraineuse m'obligea à foncer prendre un analgésique dans la salle de bain : un transdermique réputé agir en moins de deux minutes. J'appliquai le carré de plastique au niveau de la jugulaire et

pressai dessus. La drogue se diffusa aussitôt, provoquant le reflux de la douleur. Je savais que cette migraine résultait de l'effort de remémoration. J'avais bien besoin d'un répit pour laisser à mon cerveau le temps de récupérer. Un carillon retentit, faisant s'évanouir cet espoir.

« Ouvre la porte », ordonnai-je au système domotique.

L'un des lieutenants de Dunam se tenait sur le seuil. Un homme épais engoncé dans son costume, au nez écrasé et aux muscles lourds. Instantanément, je me tendis comme un arc.

« Salut, Sabon », dis-je.

Le nom m'était apparu naturellement, surgi de la mémoire de Norodom. J'avais appris depuis longtemps à ne plus m'en étonner.

« Salut, répondit l'autre en hochant son crâne rasé. Le patron t'attend.

– À cette heure-ci ? »

Encore un souvenir : Dunam ne réclamait presque jamais ma présence avant la fin de l'après-midi. Sabon fit osciller sa tête d'un air surpris.

« Dunam veut faire entrer quelqu'un dans son équipe rapprochée. Tu as oublié ? »

Je grimaçai. La migraine sourdait à nouveau, prête à resserrer la prise qu'elle avait relâchée.

« Oui, précisément. J'ai la tête à l'envers, en ce moment. Tu peux patienter dans la voiture ? Je prends mon médikit et j'arrive. »

Le nervi s'exécuta après un mouvement sec du menton. Inutile de consulter ma mémoire cette fois-ci : un coup d'œil aux fichiers fournis par la Crops m'avait appris que chaque fois que Dunam acceptait quelqu'un dans son « équipe rapprochée », Norodom faisait passer à ce dernier un check-up complet, histoire de vérifier qu'il ne transportait pas de bombe métabolique, d'implant tueur ou de fiche neurale dissimulée sous un ongle d'orteil. C'était là l'essentiel de mon rôle, en plus de contrôler l'état de santé de Dunam.

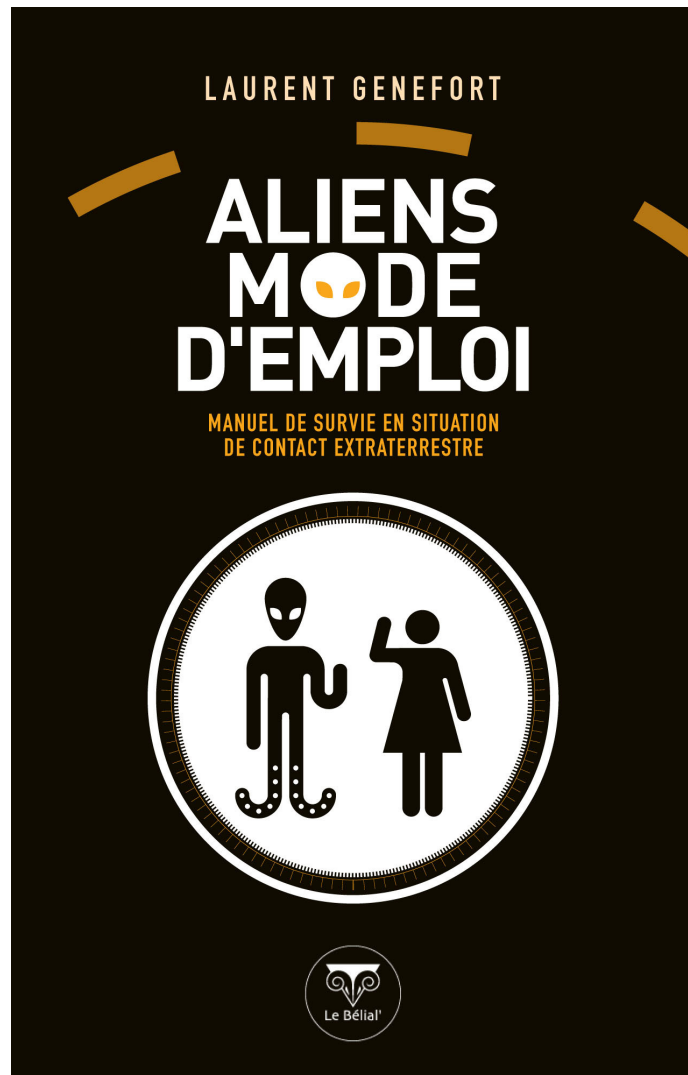
J'espérais disposer d'une bonne journée pour me préparer, mais j'allais être lâché dans la fosse aux lions. J'eus un sourire intérieur. J'avais connu pire.

Je dissimulai soigneusement la mallette, pris mon médikit et branchai la sécurité domotique.

Je montai à côté de Sabon. Le nervi ne conduisait pas, il se contentait de lancer le programme et de vérifier qu'il n'avait pas été piraté. En fait, Sabon me servait à la fois de garde du corps et d'agent de surveillance. Il leva un sourcil et je pestai intérieurement.

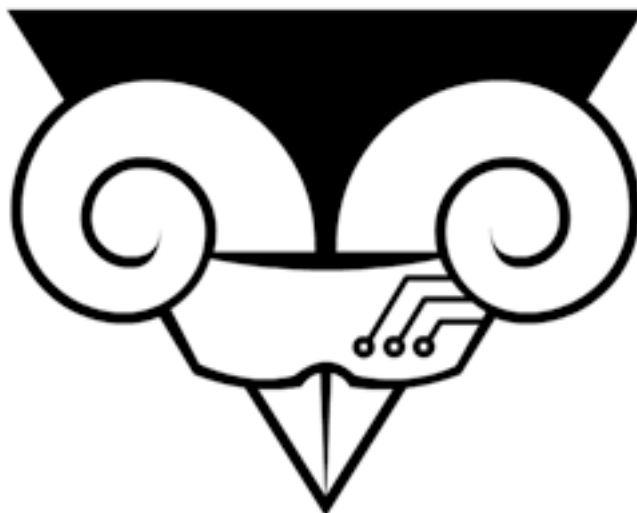
Mon rang implique que je passe à l'arrière du véhicule, me souvins-je. Encore un faux pas, et son étonnement se changera en suspicion.

Cela me mit de mauvaise humeur et gâcha quelque peu le trajet jusqu'au quartier général de Dunam. Néanmoins, je remarquai les cicatrices des troubles qui avaient jadis ensanglanté Suthep : des barricades dissimulant des chantiers



[Aliens, mode d'emploi](#)

de Laurent Genefort



e-Béal's

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Cet ouvrage est le trentième-huitième livre numérique des éditions du Béal's
et a été réalisé en mars 2012 par Clément Bourgoïn.
d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-085-4)